

Écrire face au fleuve

Michel Biron

Numéro 73, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2018). Compte rendu de [Écrire face au fleuve]. *L'Inconvénient*, (73), 43–45.

ÉCRIRE FACE AU FLEUVE

Michel Biron

Il existe deux catégories de livres : il y a ceux qui vous distraient de vous-même et ceux qui vous y renvoient. *Le dernier chalet* appartient à cette seconde catégorie, comme les livres de Gabrielle Roy qui lui ont servi d'inspiration. Elle aussi a passé une partie de sa vie à écrire face au fleuve, comme Alexandre, le personnage qu'Yvon Rivard reprend de roman en roman, tel un double de lui-même. Après avoir été en Inde et en Europe, le voici installé dans son « dernier chalet », dans le Bas-du-Fleuve, les yeux tournés tantôt vers le large, tantôt vers Petite-Rivière-Saint-François, sur l'autre rive, là où l'auteure de *La détresse et l'enchantement* a vécu, comme lui, dans un « dernier chalet ».

Le dernier chalet est le livre des retours : retours aux lectures préférées (Gabrielle Roy, Virginia Woolf, Saint-Denys Garneau), à l'enfance, aux personnes aimées, au paysage et aux autres chalets qu'Alexandre a habités. Presque rien sur Montréal, où il vit pourtant tout l'hiver, mais où il n'y a rien à raconter tant la vie affairée et routinière qu'il y a toujours menée n'est pas celle qui l'intéresse. L'écriture est l'art de la retraite, placée tout entière sous le signe du vaste

loisir, de la méditation, du temps libre si proche du temps mort, de la mort elle-même, qu'il aborde avec un mélange de sérénité et de mélancolie. Il ne se passe à peu près rien dans ce « dernier chalet », rien qui fasse récit au sens habituel du terme, sauf une scène particulièrement amusante où Alexandre et d'autres propriétaires riverains délibèrent pour décider si, oui ou non, la municipalité devrait « verbaliser » le chemin privé qui les relie au reste du monde, c'est-à-dire l'asphalter et l'élargir. Yvon Rivard excelle à ce genre de débat entre les Anciens et les Modernes, où il prend inévitablement parti pour les perdants (les Anciens), moins parce qu'il partage leur goût de la tradition que parce qu'il se reconnaît parmi ceux que Leonard Cohen appelait les *beautiful losers*.

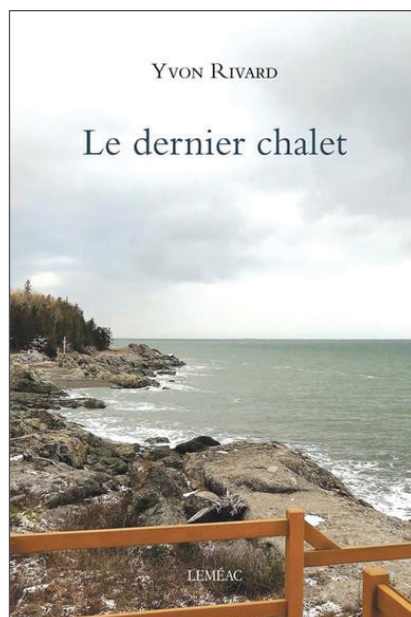
Le dernier chalet est le moins romanesque des six romans – pourtant déjà peu romanesques ! – qu'Yvon Rivard a publiés depuis ses débuts, en 1976. Alexandre pratique désormais l'« intense oisiveté » avec toute l'énergie possible, vidant le roman de ses derniers ressorts et lui substituant une écriture presque entièrement réflexive, proche du carnet intime. Il s'efforce de

ne rien faire d'autre qu'être, non plus être mieux ou être ailleurs, mais simplement être, avec tout ce que cela suppose d'inaction et d'attention aux gestes les plus élémentaires, à ce qui l'entoure immédiatement. D'où l'importance du lieu, de ce dernier chalet si éloigné de toute société qu'on se croirait au commencement et à la fin du monde. Alexandre aime philosopher, rêve de « faire disparaître le temps dans l'espace », tire prétexte de tout ce qu'il voit et fait pour « travailler de la tête ». Il n'y a qu'Yvon Rivard pour parvenir à suivre ce mouvement immobile de l'esprit sans verser dans l'ennui ou le narcissisme stérile, sans se payer de mots, sans se bercer d'illusions. C'est un admirable prosateur, un prosateur sans prosaïsme : sa phrase a la grâce naturelle de la parole fluide, vivante, musicale, portée par le rythme d'une pensée qui élève l'esprit, se nourrit de ce qui lui résiste, accueille ce qui la sort d'elle-même pour mieux l'y renvoyer.

Yvon Rivard fait partie de cette espèce rare d'écrivains qui ne se prennent pas pour des écrivains. On ne trouve pas chez lui de phrases accrocheuses, et les idées elles-mêmes ne se présentent

pas comme originales ou ambitieuses. *Le dernier chalet* s'ouvre même de façon toute conventionnelle : « Je me suis réveillé à l'aube. » Le ton est donné, le simple réveil sera une sorte d'aventure, tant il est vrai que cette traversée du temps entre le matin et le soir est affaire de conscience dès lors que rien n'est prévu au programme, que rien donc ne protège de « ce long tête-à-tête avec vous-même ». Par bonheur, il y a Marguerite, sa jeune compagne, qui vit avec Alexandre depuis plusieurs années déjà et qui sait quoi faire, elle, pour cultiver leur jardin : « Tout cela était pour elle d'une simplicité que je remettais sans cesse en question (« pourquoi ne pas, es-tu sûre que, ne serait-il pas mieux de ? ») avant qu'elle ne cède à cette sorte d'impatience que j'ai souvent observée chez les êtres d'action, qui ne craignent jamais l'erreur, pensent en agissant et agissent encore plus promptement s'ils se trompent puisqu'ils savent alors ce qu'il ne faut pas faire. »

Alexandre n'est pas un homme d'action et, quand il agit, c'est à toute petite échelle : il manie le sécateur plutôt que la tronçonneuse. Il n'a pas beaucoup d'*orenda*, selon le terme utilisé par les Indiens d'Amérique qu'il a découvert en lisant un ouvrage consacré à Champlain. Alexandre croit en cette force « spirituelle et vitale » qui se dégage des lieux et des gens. Il se prend de passion pour Champlain, dont la bonté le séduit. Il en fait le contraire du conquérant traditionnel qu'était Cartier : Champlain rêve, lui, de créer un « monde nouveau », fondé sur la concorde des peuples, l'amitié, la confiance et la paix. Alexandre retrouve en lui les qualités morales qu'il attribue à Gabrielle Roy ou à certains sages orientaux. « Plus que le courage téméraire du soldat lors de la mission guerrière au pays des Agniers, plus que la patience et la souplesse du gouverneur, c'est son amour du monde que j'admire. » Lire Yvon Rivard, c'est accepter de croire que la bonté existe. Idéalisme ? Sans doute, et certains lecteurs ajouteraient sûrement qu'il écrit parfois à la manière d'un moraliste moderne, comme en témoignent de nombreuses maximes aisément détachables du récit : « Début de la vieillesse, de la sagesse ou du bon-



heur : ne pas désirer plus qu'on ne peut contenir, car on ne peut contenir que ce qu'on donne » ; « étrange paix de savoir que le pire est déjà arrivé » ; « cette façon d'aller au cœur des choses en restant à leur surface ».

Yvon Rivard sait très bien qu'on lui reprochera la « simplicité » de ses idées, mais il s'est déjà expliqué dans son essai *Une idée simple* (2010) sur la nécessité, pour tout intellectuel digne de ce nom, de porter assistance à autrui. « Dans ton combat entre toi et le monde, seconde le monde », répète-t-il avec Kafka. *Le dernier chalet* y revient encore : « Je m'accroche à cette idée simple, peut-être simpliste, que la bonté repousse le mal et l'obscurité, que chaque acte de bonté est un acte de connaissance et un retour à l'être. » Il y a du Petit Prince dans cette morale, et on ne s'étonne guère qu'Alexandre et Marguerite se mettent à vouloir apprivoiser un renard qui rôde autour du chalet. Mais on s'attache à ce personnage doué pour l'autodérision et capable d'une lucidité qui interdit de rire de ce qui, ailleurs, ne serait que naïveté. Alexandre ne cesse de se prendre lui-même pour cible, de se méfier de ses propres réflexes, de ses manies, voire de ses croyances, et il s'inquiète tout particulièrement de la fascination que les mots et les idées exercent sur tout écrivain dès lors qu'ils sont coupés de la vie et des autres, dès lors qu'on sépare l'esprit, le corps et les élans du cœur.

Il connaît les pièges de l'idéalisme, et c'est d'ailleurs pour revenir sur terre qu'il accorde tant d'importance aux petits travaux manuels, qui sont pour lui l'antidote indispensable à la tentation de l'intellectualisme. Penser se fait avec les mains autant, sinon plus, qu'avec la tête. Les mains arrêtent le temps, échappent au tout ou rien qui aspire le poète vers les hauteurs ou les abîmes. Nicolas, alias Hubert Aquin (Yvon Rivard était l'un des destinataires des lettres d'adieu que l'auteur de *Prochain épisode* a envoyées avant de se suicider), s'est tué parce qu'il n'a jamais bricolé autre chose que ses romans et ses fantasmes : rien pour arrêter son désir de tout embrasser, sa passion pour le trop-plein et le vide. C'est Alexandre qui le dit, lui qui ne veut pas commettre la même erreur, car il a compris que, lorsque « Dieu ne nous protège plus de l'infini », il faut prendre garde à ne pas sombrer en soi-même sous prétexte de se dépasser, à ne pas se brûler les yeux à force de contempler le fleuve trop grand.

En éternel romantique qu'il est, Alexandre sait de quoi il parle. Il ne connaît que trop le désir de disparaître, et il s'accroche aux gestes les plus communs : manger, marcher, parler, aimer, respirer, mourir. Il admire un couple de fermiers, Gilbert et Gabrielle, avec qui Marguerite et lui font les foins à la fin de l'été. Il n'essaie pas de les imiter et ne rêve pas de vivre lui-même ce type de vie qui lui ressemble si peu, mais il y puise une leçon de travail qu'il transpose à son métier d'écrivain et de lecteur, à sa propre existence : « Et qu'avais-je fait d'autre en écrivant que désencombrer ma vie de tout ce qui en entravait le mouvement ? »

Le dernier chalet est aussi un livre de confessions plus ou moins explicites. Rien à voir avec les exhibitions contemporaines des autofictions : ce ne sont que des allusions, mais elles suffisent à donner à cette prose recueillie, en apparence si détachée des contraintes et des déterminismes qui pèsent sur l'individu contemporain, le poids de la faute. *Le dernier chalet* fait le bilan d'une vie, et semble adressé par moments aux personnages eux-mêmes, d'abord aux morts, « à cette vertigineuse assemblée de revenants » qu'Alexandre convoque

et remercie (dans tous les sens du verbe) : ses parents, quelques amis décédés, les écrivaines qui ont veillé sur lui, comme Gabrielle Roy, qui auront été littéralement à son chevet durant toute sa vie adulte.

Et puis il y a les autres, les vivants ou plutôt les vivantes, car ce sont les femmes qui tiennent ici les premiers rôles. Sauf Marguerite, nous les connaissons pour les avoir rencontrées dans ses romans précédents : ce sont Françoise et Clara, les deux amours dont il ne cesse de revivre la perte, ce qui donne lieu à des pages émouvantes, poignantes même lorsqu'il évoque le viol qu'elles avaient subi et dont lui-même n'a jamais su les libérer : « En refusant le corps que Clara m'offrait et en désirant le corps que Françoise me refusait, je perpétuais inconsciemment le viol de l'une et de l'autre, qui consiste tantôt à dissocier l'amour et le désir sexuel, tantôt à obliger celui-ci à être l'expression de celui-là. » La confession s'étend à sa fille Alice, coupée à jamais de sa propre enfance et perdue dans les paradis artificiels, puis à Marguerite elle-même, condamnée à faire le deuil

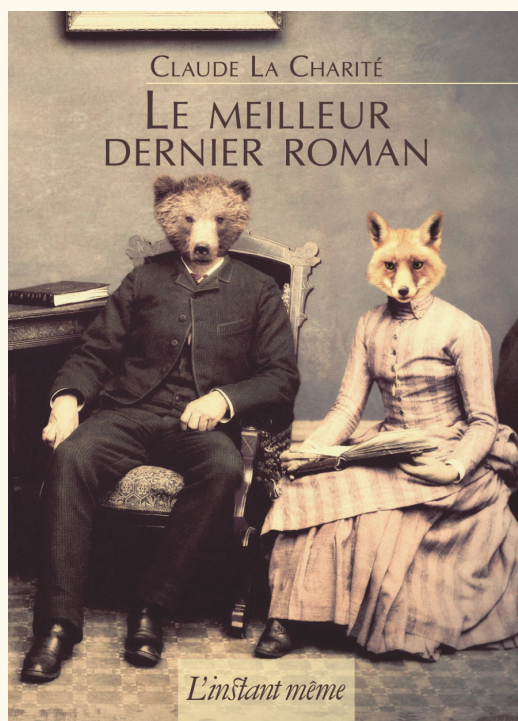
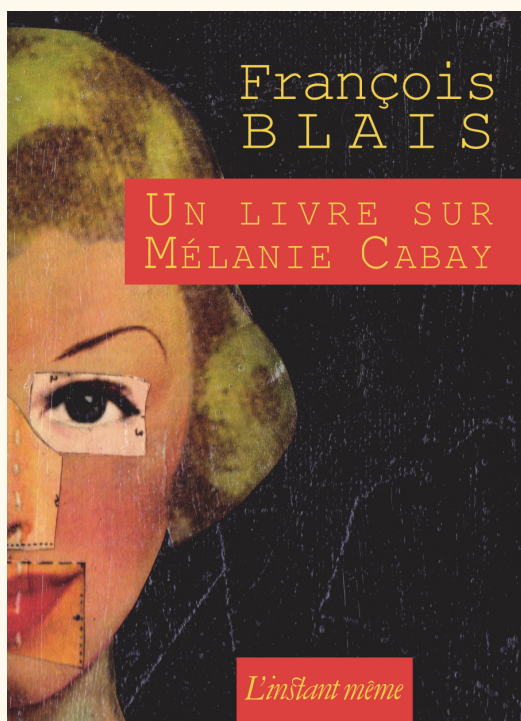
de l'enfant qu'elle rêve d'avoir et qu'il lui refuse. Il n'y a qu'avec Jeanne, la petite-fille d'Alexandre, que l'enchantement de l'amour semble ne pas tourner en une forme ou une autre de détresse.

Et puis surtout, enfin, il confesse une faute qui est sans doute la plus grave et qui explique peut-être toutes les autres : la faute d'écrire. « Ne plus écrire. Pas facile de renoncer à faire quelque chose qu'on fait pourtant difficilement, ça continue de se faire même quand on ne le fait plus, comme vivre et rêver pendant qu'on dort, respirer pendant que la parole, la nuit ou le fleuve nous entraînent loin de notre corps. » *Le dernier chalet*, par son titre même, suggère le désir d'en finir avec cette drôle d'obligation qu'est l'écriture, le désir de se retirer tout à fait. Mais la retraite est précisément le lieu où Yvon Rivard situe la véritable écriture, qui n'a de sens qu'à travers l'expérience du loisir vécue non pas comme intermède, comme repos, mais comme présence à soi, au monde et aux autres. Comment concilier les deux ? Comment l'écriture peut-elle être à la fois séparation et rapprochement ? Comment apprendre à

ne plus écrire ? Car il en va de l'écriture comme de la vie, selon la morale d'Alexandre : pour écrire, renoncer à l'écriture...

Roman ? Récit autobiographique ? Essai ? Confessions ? *Le dernier chalet* est aussi chargé d'une poésie discrète, comme dans cette phrase qui ne fait pas plus de bruit que le renard rôdant autour du chalet : « Et encore du courage pour ne rien faire d'autre que chercher dans ce qui passe le passage vers ce qui est, se tenir au seuil de la mort sans se laisser distraire par la peur de mourir, y faire refluer toute sa vie comme, comme le fleuve s'épanouit dans l'estuaire. » Ce « comme » bégayant, inutile, qui a presque l'air d'un oubli, je le lis comme un silence offert, une main tendue, un minuscule temps d'arrêt qui permet de respirer un instant avant de se perdre dans l'infini du fleuve. ■

LE DERNIER CHALET
Yvon Rivard
Leméac, 2018, 205 p.



Disponibles dans
d'autres collections



Découvrez nos incontournables de la saison

L'instant même
www.instantmeme.com